

Lecture de la parole

Jean 20/11-18 : Marie de Magdala voit le Seigneur

Marie était restée dehors, près du tombeau, et elle pleurait. Tout en pleurant elle se penche vers le tombeau et elle voit deux anges vêtus de blanc, assis à l'endroit même où le corps de Jésus avait été déposé, l'un à la tête et l'autre aux pieds.

« Femme, lui dirent-ils, pourquoi pleures-tu ? » Elle leur répondit : « On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. » Tout en parlant, elle se retourne et elle voit Jésus qui se tenait là, mais elle ne savait pas que c'était lui. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? qui cherches-tu ? » Mais elle, croyant qu'elle avait affaire au gardien du jardin, lui dit : « Seigneur, si c'est toi qui l'as enlevé, dis-moi où tu l'as mis, et j'irai le prendre. » Jésus lui dit : « Marie. » Elle se retourna et lui dit en hébreu : « Rabbouni » – ce qui signifie maître. Jésus lui dit : « Ne me retiens pas ! car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Pour toi, va trouver mes frères et dis-leur que je monte vers mon Père qui est votre Père, vers mon Dieu qui est votre Dieu. » Marie de Magdala vint donc annoncer aux disciples : « J'ai vu le Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit. »

Job 38

L'Éternel répondit à Job du milieu de la tempête et dit :
Qui est celui qui obscurcit mes desseins
Par des propos dénués de connaissance ?
Mets une ceinture à tes reins comme un (vaillant) homme ;
Je t'interrogerai, et tu m'instruiras.
Où étais-tu quand je fondais la terre ?
Déclare-le, si tu le sais avec ton intelligence.
Qui en a fixé les mesures, le sais-tu ?
Ou qui a étendu sur elle le cordeau ?

Dans quoi ses bases sont-elles enfoncées ?
Ou qui en a posé la pierre angulaire,
Alors qu'ensemble les étoiles du matin éclataient en chants de triomphe,
Et que tous les fils de Dieu lançaient des acclamations ?

Prédication

Nous sommes dans la joie en ce dimanche de Pâques, jour de fête pour tous les chrétiens du monde. Il est vivant, glorieux, et témoin de la fidélité du Père. Joie qui dépasse les mots, joie qui surplombe toute intelligence. Le monde pâlit devant sa lumière, tout en nous est béatitude. Ne boudons pas cette joie, même si elle nous vient par une route obscure. En effet, si l'évangile nous parle de la joie de Marie-Madeleine découvrant le ressuscité, il ne nous cache pas l'itinéraire qui fut le sien pour approcher le ressuscité. Faire avec elle l'expérience de la béatitude, c'est d'abord la rejoindre lorsqu'elle pleure au fond d'un tombeau. Avant les cris de joie, nous découvrons Marie plongée dans le monde des ombres, dans le monde du silence, un monde qui ne fait plus sens, un monde évidé de toute promesse, enfermé sur lui-même sans horizon.

Faut-il le redire, du vendredi Saint au dimanche de Pâques, il y a contagion du malheur et de la mort. La mort qui n'est plus seulement celle du Christ, mais celle aussi de tous ceux qui l'ont suivi et ont cru en lui. Au pied de la Croix, vole en éclat tout ce qui a été cru, espéré, porté par la foi. Pire, l'événement fut si traumatisant que probablement il aura semé le doute. Et si nous nous étions trompés, et si nous avions suivi la mauvaise personne ? Peut-être vais-je trop loin, mais la foi des disciples hommes ou femmes, est en berne, elle est au fond d'un tombeau, en larme. Dans un tombeau où ne réside même plus le corps, comme si son absence signifiait qu'il n'y avait rien à pleurer, plus personne à se souvenir.

Absence douloureuse pour celle qui cherche son Seigneur et pour une raison importante, parce que cette absence obère le travail de deuil. Comment apprendre le détachement quand le corps manque ? En lisant ce récit je pense souvent à ces familles qui ont perdu l'un des leurs dans des catastrophes aériennes ou maritimes, ou qui pleurent un être qui a tout simplement disparu. Combien le deuil doit être difficile en l'absence d'un corps ? Cette douleur est inhumaine, elle est contraire au témoignage de l'histoire de l'humanité. De la momification égyptienne à l'incinération indienne, faire son deuil signifie toujours faire quelque chose du corps. Un faire qui est absolument capital car, et c'est la force du rite funéraire, il ancre la finitude humaine dans une continuité qui fait sens pour les vivants. Prendre soin d'un corps au moyen d'un rite codifié c'est nouer avec lui une communion qui perdure par-delà la finitude. C'est dire si le corps est important, autour de lui l'être fait l'apprentissage de l'absence, non plus comme un vide mais comme une autre façon d'être avec.

Le corps absent, c'est une autre mort qui semble s'ajouter à celle de la croix, la mort sans fin de l'impossible deuil pour les vivants. Ici il n'y a même plus d'absence, juste un tombeau, du vide, un néant. Oui sauf que le néant n'est jamais total. Bergson disait que l'absence est toujours la mémoire de l'être. L'absence dit-il, ça n'est pas le rien, le néant comme je viens de le dire. L'absence est toujours l'absence de quelque chose ou de quelqu'un qu'elle indique et qu'elle rend présent même si c'est de façon négative pour dire qu'elle n'est plus là. Or cette absence qui évoque une présence se lit bien sûr dans la posture de ces anges. Elle nous dit quelque chose de paradoxal, elle délimite la place d'un corps et par là le rappelle, le signifie, mais pour mieux en révéler l'absence. Voilà où il se trouvait !

Énigmatique présence des anges qui se fait parole. La présence des anges dans les écritures, précède souvent une révélation. D'ailleurs, la traduction littérale du mot « ange » tant en grec qu'en hébreu est « messenger ». L'ange est par définition un messenger. Mais, un messenger de Dieu, soit le porteur d'une parole que l'humain ne peut se dire à lui-même, qu'il ne peut penser, mais uniquement recevoir avec étonnement. De fait, la seule présence des anges est révélation, annonce d'une parole jusque-là inouïe. Par leur présence ils ne font pas que manifester une absence, ils disent que cette absence est le signe d'un événement qui a eu lieu, dont les hommes n'ont pas été témoins mais qu'ils devront croire, à savoir la résurrection de Jésus. Ainsi, au fond du tombeau, en pleurs, Marie-Madeleine est appelée à découvrir que le malheur a une fin, qu'il a toujours une fin, qu'il n'a pas tout dévoré.

Le malheur a toujours une fin même quand il semble avoir pris toute la place. Et plus encore, le malheur devient même un lieu de parole, le lieu où l'écoute est possible. Et c'est le grand miracle dont témoigne l'évangile de Pâques : le malheur n'a pas le pouvoir de prendre toute la place, de tout dévorer, d'éteindre toute espérance. Plus facile à dire qu'à vivre, car, le malheur, comme le dit Simone Weil, isole l'humain, le déracine, humainement, socialement, psychologiquement et même spirituellement en donnant le sentiment que Dieu est *pour un temps plus absent qu'un mort*. Et, parlant du malheur, S. Weil se penche sur le prototype même du malheur, à savoir Job. Disant que Job n'aurait pas été malheureux s'il n'avait connu que la souffrance physique. Son malheur, c'est l'isolement social et spirituel. On ne peut effectivement imaginer isolement plus dur pour celui qui essaie de tenir le coup entre des amis qui ne cessent de le juger, de taper sur l'innocent et un Dieu qui, bien qu'invoqué, ne répond pas. Solitude entre parole accusatrice et silence incompréhensible.

Au cœur de cette expérience, Weil en retient une exhortation : il faut que l'âme continue à aimer. Même dans le vide, elle se doit d'aimer car si elle cesse, elle tombe alors dans quelque chose qui ressemblerait à l'enfer ici-bas. L'enfer, c'est quand il n'y a plus personne ni plus rien à aimer. Il faut donc que l'âme aime, envers et contre tout, car ainsi elle s'apprête à accueillir Dieu. Et Dieu vient, il ne manque jamais de venir, comme il est venu auprès de Job pour lui montrer la beauté de la création. Finale du livre de Job que j'ai enfin compris grâce à cette autrice. Là où le malheur semblait avoir pris toute la place, tout contaminer, Dieu lui résiste et le vainc en affirmant la beauté de la création,

c'est-à-dire en affirmant un monde traversé de part en part, par la tendresse du Père. Ainsi dit Weil l'amour résonne à travers le fond du silence.

L'exemple de Job, comme vu par S. Weil, est édifiant. Job est le prototype de l'homme malheureux, déraciné, coupé de tout ce qui l'ancrait dans le monde ne comprend plus ce monde où Dieu lui-même semble absent. Pourtant, il ne renonce pas à aimer, il quête Dieu, le réclame, l'implore. Son âme à soif de Dieu jusqu'à ce qu'enfin il soit trouvé par Dieu qui, en lui révélant la beauté du monde, lui révèle que ce monde a du sens. Le malheur, c'est de croire que l'on n'a plus sa place dans un monde qui ne fait plus sens, la foi est de redécouvrir en Dieu la beauté du monde tout simplement parce qu'on y a retrouvé sa place.

Dans le malheur il s'agit d'aimer. Encore faut-il pouvoir le faire. Marie-Madeleine, ne semble plus rechercher le règne de Dieu, elle quête seulement son Seigneur. Elle ne cherche pas le ressuscité, elle cherche un corps et regrette un passé qu'elle n'a pas fini de pleurer. Mais en le cherchant, qui oserait contester qu'elle ne continue à aimer. Elle aime à sa mesure, et c'est déjà remarquable. Et si j'appliquais à Marie-Madeleine le propos de Simone Weil à Job, je dirais qu'en continuant à aimer, le Seigneur vient à elle comme celui qui est au-delà de toute pensée, celui qui est impensable, inimaginable ; mais pour lui révéler quoi, la beauté du monde comme à Job ? A vérifier. Ce que nous lisons c'est qu'au cœur du malheur, le Seigneur vient au-devant de celle qui persévère dans l'amour et il la ramène à la vie en la nommant.

Jésus nomme Marie, et c'est parce qu'il la nomme qu'il la place dans une situation où elle peut le reconnaître comme son maître. L'événement est d'importance, nommer c'est faire exister. Nous pourrions multiplier les exemples, à commencer par celui de la Genèse lorsque l'homme nomme les animaux de la terre. Parce qu'il les nomme nous les voyons apparaître, nous voyons Adam arracher chacune de ces bêtes à l'indifférenciation de la création. Parce qu'elles sont nommées, chacune de ces espèces existe désormais dans son originalité. Chaque bête devient ainsi un être vivant avec lequel Adam va pouvoir vivre.

Nommer c'est donc distinguer, accueillir et plus précisément encore, c'est façonner une réalité par la vertu d'une pensée, d'une sensibilité. Nommer c'est entrer dans une relation créatrice. Les parents choisissent un prénom avant que l'enfant soit là, l'action de nommer est si importante qu'elle précède même l'existence de celui qu'elle désigne. Et l'enfant à venir, ainsi nommé, est identifié, il devient unique, distinct de tous les autres. Je nomme un enfant qui sera unique pour moi. La puissance du lien qui se noue dans la nomination est si forte qu'en toute logique, la Bible y a vu le lieu où se dit l'alliance. Quand Dieu nomme, il identifie un être et le distingue de tous les autres. Quand Dieu nomme, il se dit quelque chose qui est de l'ordre de l'alliance et de la bénédiction. Quand Dieu renomme Abram et Saraï en Abraham et Sarah, c'est pour les faire entrer dans la grâce de l'enfant de la promesse, quand Dieu renomme Jacob par Israël que j'aime à traduire avec d'autres non pas comme celui qui a lutté contre Dieu, mais avec Dieu, avec le secours de Dieu, c'est pour le faire entrer dans la bénédiction de la terre promise conformément à l'alliance abrahamique. Quand Dieu dit à Joseph de nommer l'enfant « Jésus » c'est pour faire reconnaître ce nouveau-né comme l'unique à travers lequel sera contracté une alliance en vue du salut de tous.

Dieu nomme à l'image d'un père ou d'une mère qui déjà se réjouit de l'enfant à venir, mais il fait plus. Quand il nomme un être il manifeste son règne, son autorité sur lui, et il le fait exister par-delà sa simple nature, par-delà sa simple destinée historique, il le fait naître dans l'alliance et cela s'appelle une vocation, un appel. Le nom implique la vocation, quand Jésus appelle Simon il le rebaptise Simon-Pierre, quand Jésus appelle les disciples ils sont tous nommés (Matthieu 10/2) individuellement pour devenir apôtres. Il s'agit alors pour eux d'entrer dans une existence nouvelle, se découvrir disciples dans le cadre de l'alliance. Quand le Seigneur nomme, il fait exister l'humain dans sa vocation de disciple. Quand il nomme l'être répond : Rabouni, maître.

Dans le malheur, Dieu a parlé à Job et lui a montré la beauté du monde. Il lui a dit que le monde faisait sens et qu'il n'était pas tout entier plongé dans le chaos, ce chaos que lui, Job, traversait. Dans le malheur, le Seigneur a parlé à Marie-Madeleine pour lui révéler non pas directement la beauté du monde, mais sa beauté à elle et sa dignité. Le monde n'était pas tout entier plongé dans le malheur. Dans ce tombeau le Seigneur reconnaît Marie-Madeleine, il la distingue et il l'arrache à la glaise du tourment. En la nommant, il la fait entrer dans l'alliance et la vie de disciple. Dès qu'il la nomme, elle devient apôtre, et va ainsi livrer la première prédication de l'histoire de l'église : *J'ai vu le Seigneur*. Les anges peuvent retourner au ciel, désormais une voix humaine se fait angélique, la voix de cette femme qui annonce le vivant.

Ici nous voyons en plein la puissance de la résurrection : elle transforme l'humain en disciple. L'être soumis à la glaise et au tourment devient un serviteur qui a reçu autorité et mandat pour transformer ce monde en royaume de Dieu. La beauté du monde est bien là, mais annoncé par l'engagement des disciples.

Christ est ressuscité. C'est ce qu'on dit, pourtant personne n'a été témoin de cet événement. Mais si cet événement a été et est prêché, c'est parce qu'une femme a été arrachée du tombeau et du malheur, consolée dans son cœur et envoyée comme disciple. Une femme en larme, a été traversée par un souffle de résurrection et, devenue vivante dans la foi, annonce que désormais ce monde n'est plus un lieu de mort, mais le lieu de la promesse. Voilà ce que signifie ressusciter avec Christ.

Oui mais voilà, on ne décide pas soi-même que l'on va ressusciter. La résurrection ça ne se décrète pas, même Jésus a dû s'en remettre au Père. Par contre comme le dit Weil on peut décider d'aimer envers et contre tout et persévérer ainsi sur un chemin où l'on ne manquera pas d'être rencontré par le ressuscité. Aimer c'est chercher le Seigneur dans l'acceptation des limites de notre raison et de notre foi. C'est chercher le Seigneur même et surtout quand nous ne comprenons plus sa présence dans un monde où le chaos semble prendre toute la place. Qui aime, qui cherche, sera visité, rencontré et appelé dit l'évangile. Amen.